

VÍCTOR DEL ÁRBOL

Avant
les années terribles

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

À l'enfant que nous portons en nous.

*Aux personnes qui, avec une patience infinie,
nous aident à nous réconcilier avec lui.*

*Il n'est pas de douleur plus grande et plus amère
Qu'un souvenir des temps heureux dans la misère !*

DANTE, *L'Enfer*, chant V.

*C'est le souvenir perdu de mon autre vie perdue :
il me dit, si je me perds, reviens à ton premier
départ.*

MIGUEL DE UNAMUNO,
Después de la muerte de mi Concha.

PRÉFACE

Barcelone
Été 2017

Les yeux vifs d'Isaïe sondent la femme qui s'assied en face de lui. Cécile – c'est son prénom – a préféré la chaise inconfortable au canapé, une déclaration d'intentions peu prometteuse. L'instantané est complet quand elle serre les genoux et enfonce le pli de sa robe rouge entre les jambes, une réaction inutilement défensive qui trouble Isaïe. Pour la énième fois, il se répète qu'il a eu tort de l'appeler ; à l'évidence, aucun des deux ne se sent à l'aise après ce qui s'est passé un an auparavant, à Kampala.

Comme Isaïe a insisté pour que cette rencontre ait lieu, c'est à lui de prendre la parole, mais il ne trouve pas les mots qui allégeraient la tension. Au lieu de cela, il contemple le magnifique collier de cauris qu'elle porte autour de son long cou. Les coquillages scintillent et provoquent un curieux jeu de reflets sur son visage, ses traits figés et ses lèvres entrouvertes. Isaïe ne se rappelait pas qu'elle était si belle, si grande, et que sa peau était si foncée. Par contraste, ses yeux semblent tissés de fils d'un blanc éclatant, mais ses pupilles ressemblent à des boutons noirs cousus en surface.

Cécile, gênée par cet examen exhaustif, se tourne d'un battement des paupières vers le mur du fond, et ses coquillages tintent comme ceux que la grand-mère Ng'o accrochait autour des portes pour chasser les mauvais esprits. Isaïe suit le regard de son invitée, tourné vers la bibliothèque pleine de livres. Sur le dernier rayon, un poisson-chat anachronique en porcelaine.

Un cadeau de son beau-père, un de ces cadeaux encombrants qui ne cessent de changer de place avant de finir à la poubelle.

— Ils ne sont pas à moi, dit-il un peu honteux, à propos des livres que Cécile semble observer attentivement. Ils sont à Lucía. C'est elle qui les lit, voilà sans doute pourquoi elle trouve toujours le mot juste quand elle en a besoin. Tu devrais lui parler, ce sera plus utile et sûrement plus agréable qu'avec moi.

Cécile a un sourire forcé qui découvre les dents du haut et l'arc des gencives rosées. Un joli sourire, même s'il est convenu.

— Je ne suis pas venue de Paris pour parler à ta femme, mais à toi. C'est bien pour ça que tu m'as appelée, non ? Tu as dit que tu pourrais *m'éclairer* dans mon travail. C'est exactement le mot que tu as utilisé.

Isaïe hoche la tête, nerveux. Il prend le paquet de cigarettes posé au milieu des tasses de café et des papiers, sur la table basse qui les sépare, propose une cigarette à Cécile, qui la refuse, et en allume une avec la maladresse de ces gens qui découvrent les rites d'un nouveau vice. Il n'y a pas longtemps qu'il s'est mis à fumer ; aujourd'hui, il apprend à faire des choses impensables et stupides.

— Je devrais commencer par m'excuser. Il y a un an, à Kampala, je n'ai pas été très gentil.

Un léger hochement de tête, qui n'accepte pas ses excuses. Pas avant de savoir comment il compte réparer le désagrément de la situation qu'ils ont vécue tous les deux. Isaïe se racle la gorge, les reflets du soleil oscillent au plafond, au gré des rideaux tirés. "J'aurais peut-être dû allumer la clim", pense Isaïe en se frottant les mains en sueur sur son pantalon. Cécile ne transpire pas ; elle attend. Pas une goutte d'humidité ne menace son maquillage discret, et elle a branché la fonction audio de son téléphone portable. Isaïe regarde le pilote rouge à contrecœur. C'est un signal d'alarme : tout ce qu'il va dire sera enregistré et prendra la forme d'une certitude. Le silence ne sera plus un lieu sûr, dès qu'il aura commencé à parler. Il exhale une bouffée de fumée, se lève, effrayé, et regarde la rue par la fenêtre entrouverte. Les touristes en maillot de bain occupent les terrasses des bars, sur l'esplanade du marché ; les fourgonnettes de livraison provoquent des embouteillages, tout baigne dans des

odeurs de friture, et les enfants ajoutent au brouhaha en jetant des ballons d'eau dans la fontaine sans se soucier des protestations d'un groupe de femmes.

Il y a encore des espaces de ce genre, des territoires de bonheur.

— Quand je suis arrivé dans ce quartier pour monter mon entreprise, j'étais l'attraction locale. Le Noir aux bicyclettes, voilà comment on m'a baptisé. Ce n'est pas facile de gagner l'affection de ces gens.

— Et tu as réussi ?

A-t-il réussi ? Ces gens, ses voisins, ne savent rien de cet autre Isaïe dont Cécile est venue soutirer l'histoire. Il ne parvient pas à s'insérer dans sa biographie, en dépit de tous ses efforts. Comme s'il était enfermé dans une pièce et regardait passer son double devant sa fenêtre, qui le saluerait d'un geste de la main auquel il ne pourrait pas répondre. Il ne peut s'empêcher de penser qu'il est l'imposteur de sa propre vie, redoutant en permanence d'être expulsé du monde fragile qu'il est parvenu à construire.

— Tu connais le périple du saumon ? Certaines espèces naissent dans les rivières, et descendent jusqu'à la mer. Ces poissons peuvent vivre aussi bien en eau douce qu'en eau salée. À l'âge adulte, ils ressentent le besoin irrésistible de retourner à leur lieu d'origine, parcourent des milliers de kilomètres à contre-courant, remontent les rivières en déployant des efforts titanesques, affrontent des dangers, sont massacrés par les ours et les oiseaux, et font ce voyage suicide uniquement pour se reproduire et mourir à l'endroit où ils sont nés. Je crois que je ressemble à un de ces saumons. J'ai essayé de ne pas écouter cet appel, je l'ai même rejeté pendant des années, mais finalement je n'y ai pas résisté.

Cécile l'observe avec méfiance. Discrètement, elle oriente le téléphone vers Isaïe. Après tout, le voyage en valait peut-être la peine.

— Pourtant, tu n'es pas mort pendant ce voyage.

Isaïe fume posément. Son regard s'évade par la fenêtre. Quelque part, on entend la musique d'un ekidongo, ce genre de luth-harpe de l'Ouganda. Mais c'est impossible. Cette mélodie n'existe que dans sa tête.

— Je ne suis pas sûr d'avoir survécu.

Barcelone, quartier de la Barceloneta
Janvier 2016

Un bon début, cette date. C'est le jour où j'ai revu Enmanuel K. J'attendais et redoutais ce moment depuis des années ; il y a eu des époques où le passé était une présence lourde, et d'autres où son souffle était à peine perceptible, mais il a toujours été là, à l'affût. J'étais bien obligé de me concentrer sur le travail, sur ma vie, amalgame de petits détails du présent et de rêves timides de l'avenir. Ce jour-là, la matinée était pluvieuse et je réparais un vieux vélo Performance 300 qui appartenait à un client des plus nostalgiques. La radio passait la chanson de Nirvana que Lucía fredonnait à toute heure à l'époque, *Lithium*. Je ne comprenais pas sa fascination pour une histoire aussi déprimante.

— Vraiment ? se moquait-elle. Écoute bien : *"I'm so lonely but that's okay I shaved my head..."* C'est d'une lucidité décourageante.

J'écoutais avec toute ma bonne volonté, mais je restais insensible à cette révélation. En fin de compte, c'étaient les comportements de Lucía, incompréhensibles à mes yeux, qui me séduisaient le plus chez elle : ses lectures, sa passion pour la boxe à la télévision, le jargon qu'elle utilisait avec ses collègues du cabinet d'avocats, son renoncement aux privilèges que sa famille lui offrait pour venir s'installer avec moi, quelques mois après notre rencontre, dans le petit appartement au-dessus de l'atelier, son prétendu intérêt pour mon travail sur les vélos. Elle aimait voir mes mains tachées de graisse et d'huile, disait-elle, et en même

temps elle s'étonnait de ma délicatesse à manier les clés, de ma façon de toucher une matière solide comme si elle était éthérée. Pourtant, j'avais l'impression que c'était normal : aligner des pignons, graisser une chaîne, redresser un cadre, actionner une pédale et vérifier qu'elle n'avait pas de frottement. Le son de chaque engrenage bien en place me transmettait une sorte de paix, d'harmonie, d'équilibre, et me donnait l'illusion d'un destin sans surprise.

Et, à l'instant précis où le tambourinement de la pluie redoublait sur la vitrine, Enmanuel K est apparu, le parapluie mouillé, la pointe de ses chaussures en daim auréolée d'humidité. Il s'est ébroué comme un jeune chien, avec un rire d'enfant qui prétendait abolir les vingt dernières années de silence.

Avec le recul, je trouve plutôt ridicule que ce soit lui, précisément, le héraut venu m'annoncer qu'en dépit de ma longue fuite le passé m'avait rattrapé. De tous mes fantômes, c'était lui qui avait disparu le plus vite de ma mémoire. Cet homme au manteau trempé et aux lunettes embuées ne comptait plus guère dans ma vie.

— C'est moi, Enmanuel. Tu te souviens de moi ?

Le ton de la question était désidératif. Il souhaitait qu'il en soit ainsi, et quand j'ai serré avec méfiance sa main mouillée, j'ai senti le nœud d'un serpent qui n'allait pas me lâcher facilement.

— Enmanuel...

— Ou ce qu'il en reste !

Son rire se moquait du temps qui passe, ou de lui-même, ou de mon étonnement. Comme s'il voulait confirmer son identité, il m'a montré la petite cicatrice qui dépassait de son col de chemise, à la base de la nuque :

— Ça te rappelle quelque chose ?

Il en était fier. Avec les années, celle-ci était devenue une sorte d'éraflure rosâtre sur sa peau archi-noire, comme la morsure d'une machette.

Oui, bien sûr que je me la rappelais, mais contrairement à lui, je préférais cacher les miennes.

J'ai reculé pour avoir une vue d'ensemble. Discrètement, j'ai regardé la bicyclette sur le pied d'atelier et la boîte à outils béante, par terre. J'éprouvais une légère inquiétude : un événement qui se profilait, une perte imminente.

— Que fais-tu ici ?

— J'arrive de Kampala. Des questions de politique extérieure. Et j'ai pensé que c'était l'occasion rêvée pour passer te voir.

— Me voir ?

Son regard a balayé l'atelier et s'est finalement arrêté sur mon bleu de travail maculé de graisse.

— Bien sûr. Il y a si longtemps. Mais on n'oublie jamais complètement un ami.

Nous ne l'avions jamais été l'un pour l'autre. En tout cas pas dans ma version de l'histoire.

— Tu ne t'en sors pas si mal.

Il a souri, fier comme un paon.

— Je ne suis qu'un modeste fonctionnaire de seconde zone.

Sa tenue ne collait pas, on aurait dit un homme qui espérait un avenir beaucoup plus reluisant. Il portait un costume sombre sur mesure, cravate assortie, boutons de manchette et montre en or. Il avait beaucoup grossi. En dépit de ses cheveux poivre et sel et de sa barbiche non moins grisonnante, il ne pouvait pas être aussi vieux qu'il le paraissait, il avait quelques années de plus que moi, à peine la quarantaine.

Il m'a demandé s'il pouvait fumer et, sans me laisser le temps de répondre, a allumé une fine cigarette avec un Zippo en argent qu'il a enfoncé dans son poing comme une amulette.

— Un cadeau personnel de Sam Kutesa, le ministre. Maintenant, avec notre gouvernement, je travaille à la réconciliation, et chacun de nous doit participer à ce processus.

Sa voix a rétréci, perdant le ton un peu insouciant du début. Il calculait, soupesait, mesurait les mots qu'il allait insérer dans chacune de ses phrases. Finie la spontanéité, finie la sincérité. Je ne lui ai pas demandé qui était inclus dans ce "nous".

— Réconciliation... Un drôle de mot dans notre langue.

Il a empoché son briquet et écarté les doigts, montrant ses paumes sillonnées de lignes profondes et obscures.

— En effet. Mais les temps changent. L'Ouganda a changé. Avec ces mains, nous construisons un nouveau pays pour nos enfants.

Je n'ai pas rappelé ce que ces mains avaient fait par le passé, je n'ai pas demandé non plus s'il était marié, s'il avait des enfants. Je ne voulais pas le savoir. Ce qui ne l'a pas empêché de sortir une

photo de famille de son portefeuille, deux enfants de douze et treize ans dans l'uniforme d'une école britannique, et une épouse au visage austère et à l'expression dédaigneuse ; il a affirmé qu'il était heureux, et m'a raconté des anecdotes que tous les pères racontent à leurs connaissances, des histoires qui me laissaient complètement indifférent et que j'ai écoutées avec un sourire figé. Je n'avais aucune raison de douter de cette carte postale, mais au bout de quelques minutes il s'est tu et a évité mon regard. Si ma mémoire était bonne, Enmanuel n'avait jamais réussi à mentir, ni à être loyal. Il avait toujours été un survivant.

— Et cette *réconciliation* t'a amené à Barcelone ? ai-je demandé avec méfiance.

Il m'a parlé du Congrès pour les victimes, des aides d'institutions étrangères, et de la programmation des conférenciers dont il était explicitement chargé. Il était très enthousiaste, ce travail lui donnait la sensation d'être important (mais il a utilisé plusieurs fois le mot "utile", sans doute une bouffée de fausse modestie), et il m'a longuement cité les prénoms et noms des intervenants invités, philosophes, politologues, historiens et écrivains qu'il avait convaincus de participer. On aurait dit que c'était la grande œuvre de sa vie.

— Plus d'une centaine de journalistes de différents pays, télévisions et radios, ont reçu leur accréditation. Nous attendons même le secrétaire général de l'ONU. Tu savais qu'António Guterres avait été auparavant haut-commissaire pour les réfugiés ? Il connaît très bien notre réalité et nous a manifesté tout son intérêt.

Mon visage ne devait pas exprimer l'émotion adéquate, car l'emphase d'Enmanuel est retombée.

— Je te félicite. Cela m'a l'air d'être un travail louable, ai-je dit pour mettre un peu de baume sur sa déception.

Enmanuel m'a lancé un regard en coin, à la manière des conspirateurs.

— Les hommes d'État et les théoriciens élaborent des idées et tracent des plans d'ensemble. Mais la seule chose qui peut faire évoluer les consciences, c'est l'expérience, elle seule peut impulser de véritables changements. — Il a marqué une pause plutôt théâtrale avant de poursuivre. — C'est vrai, je suis venu à Barcelone pour des affaires concernant le gouvernement, mais

aussi pour te demander de revenir à Kampala et de participer à ces conférences.

J'étais stupéfait. J'ai esquissé un rire crispé et penché la tête de côté.

— Tu ne parles pas sérieusement ?

— Je t'assure que si, Isaïe.

J'avais de la peine à ravalé une bouffée de rage, et mes mots sont sortis de ma gorge comme des hérissos.

— En ce cas, tu aurais pu t'épargner le voyage. Je n'ai pas l'intention de retourner en Ouganda. Bonne chance pour votre réconciliation.

— On ne pourrait pas en discuter tranquillement ? J'avais l'intention de t'inviter à dîner pour t'expliquer tout ça en détail.

— Il n'y a rien à expliquer, Enmanuel. Tu ne peux pas ressusciter après tout ce temps et me demander de revenir, de raconter ce que tu veux que je raconte, et de reprendre ensuite mon existence comme si de rien n'était.

— S'il te plaît, réfléchis bien... Ton témoignage est fondamental, comme celui de ceux qui ont vécu ce genre de choses et qui en parleront dans les semaines qui viennent.

— Je n'ai rien à raconter. Je ne suis pas un politicien, je déteste les discours.

— Personne ne t'en demande. Tu n'as qu'à t'exprimer avec tes propres mots. Le monde a besoin de savoir ce qu'on nous a fait, Isaïe.

— Et nous, ce que nous avons fait, Enmanuel ? Le monde a besoin aussi de le savoir ?

Il a eu un ricanement idiot, nerveux. Il dissimulait mal sa colère, il me prenait pour un trouble-fête. Il avait au fond des yeux un éclair d'auto-compassion, ce venin si tentant dont le seul antidote est la réalité. J'ai compris que ce que je dirais n'avait aucune importance, car Enmanuel avait choisi depuis longtemps l'opinion qu'il avait de lui-même. À quoi bon tout raconter si on peut se contenter de la partie qui nous est favorable ?

— Nous étions des gamins terrorisés, Isaïe. Nous sommes des victimes, pas des bourreaux. Ils nous ont obligés... Kony et ses lieutenants. Tu n'as quand même pas oublié les tortures, les cérémonies d'initiation, les drogues ?

— Cela ne change rien aux conséquences de nos actes. Nous sommes peut-être des victimes, mais nous ne sommes pas innocents.

Les arguments qu'Enmanuel avait préparés pour me convaincre s'accumulaient en un tourbillon qui affleurait dans son regard.

— On ne pourrait pas prendre au moins un café ? Au nom du bon vieux temps.

Le bon vieux temps était une période à laquelle j'avais mis un terme. Je souhaitais qu'il reparte par où il était venu, et oublier – malgré la petite flaque qu'il avait laissée sur le sol – qu'il était passé. Je ne voulais rien partager avec lui, et pourtant j'ai accepté. Quel mal pouvait-il me causer ? Je me croyais plus fort que je ne le suis, mais j'ai découvert mon erreur beaucoup trop tard.

— Il y a un bar en face.

Pendant une demi-heure, nous avons connu ce qu'on pourrait appeler un moment de détente, de calme relatif, vigilant, en attendant la reprise des hostilités, et nous avons profité de ce temps pour reconstituer nos forces, chacun derrière sa tasse de café. Enmanuel ne cessait de jouer avec le capuchon de son Zippo, tout en me mettant au courant des réalités du pays, de la politique, des affaires de corruption. Comme si nous nagions à contre-courant, j'essayais d'adhérer au cadre efficacement peint de mon existence idyllique en Espagne et des avantages de vivre en Europe. Évidemment, nous mentionnons tous les deux, et défendre notre prétendu bonheur était épuisant. J'allais prendre congé quand il a parlé d'Odek, le village où nous avons grandi. Avec un chagrin qui semblait sincère, il m'a raconté que là-bas il ne restait rien de nous. Nos traces s'étaient effacées, et cela l'attristait profondément.

— Ils ont détruit ce qui restait du quai et ils ont transféré la vieille locomotive dans un musée de Gulu. De la case de ton père, du jardin de ta grand-mère, il ne reste rien non plus.

J'ai reconstitué dans ma tête les chemins de terre battue de mon village, la colline, tel un éléphant couché sur la plaine, le mur du jardin de ma grand-mère, sa tombe sous les parterres de fleurs qu'elle cultivait contre le destin.

— Plus personne ne parle de ce qui s'est passé quand nous étions enfants, martelait Enmanuel. Tout le monde dit que la

LRA, c'est du passé, qu'il faut savoir tourner la page. Tu le crois ? Personne n'en a rien à foutre de ce qui nous est arrivé.

— Ces blessures nous appartiennent. Ceux qui sont arrivés après ont le droit de ne pas se rappeler.

Moi, j'essayais simplement d'oublier et de survivre. Je ne pensais pas que raconter les choses puisse changer quoi que ce soit. Je n'avais plus ni révolte, ni fierté, ni pardon à attendre ou à accorder. Je n'avais plus rien à dire. Je voulais seulement continuer ma vie.

— Désolé de ne pas pouvoir t'aider. Pour moi, la LRA est enterrée.

Le regard d'Enmanuel s'est assombri. J'ai compris à son rictus qu'il estimait s'être lourdement trompé sur le genre d'homme que j'étais devenu.

— Tu ne penses jamais à ce que tu as laissé derrière toi ? Pas même à Lawino ?

Ce nom m'est tombé dessus comme un coup de poing dans le ventre.

— Que sais-tu d'elle ?

Enmanuel a souri, satisfait d'avoir enfin éveillé mon intérêt.

— Elle vit à Kampala, avec son fils d'une bonne vingtaine d'années. Un costaud prénommé Tom. Je n'ai pas beaucoup de contact avec elle, mais d'après ce que je sais, elle est toujours aussi belle. Je suis sûr qu'elle serait ravie de te revoir. Vous auriez beaucoup de choses à vous dire.

Dehors, le macadam brillait et les égouts vomissaient leur eau sale, les rares passants couraient en retenant les baleines de leur parapluie, un bus tous phares allumés avançait lentement au rythme de son essuie-glace. Les feux de circulation coloraient les gouttes de pluie. Voilà ce qu'était maintenant mon monde, mais ma conscience s'était transportée dans la boue des rues d'Odek et dans la maison de la famille de Lawino, avec son toit rouge et son porche qu'on voyait au bout du village, dans la brume des premières heures du jour.

— Je dois retourner à l'atelier. Merci de ta visite, et désolé de ne pouvoir t'aider.

Il s'est levé au moment où j'allais prendre congé de lui.

— Je suis ici pour quelques jours. Réfléchis à ma proposition. Je ne t'en demande pas plus.

Il m'a donné une carte de l'hôtel où il était descendu, avec son numéro de téléphone noté au dos. Cette fois, pas d'effusion, une simple et froide poignée de mains, et de nouveau la sensation que ses doigts avaient la consistance d'une peau de serpent qui s'enroulait autour de mon poignet et m'attirait pour m'engloutir.

Ce soir-là, au lit, impossible de me débarrasser du contact de la main d'Enmanuel K.

— Tu as l'air soucieux.

J'ai senti les doigts de Lucía dans mon cou. Au bout de quatre années de vie commune, elle portait encore sur moi le regard d'un enfant qui vénère son idole. Son regard me gênait, m'obligeait à être meilleur que je n'étais. J'ai menti :

— Des problèmes à l'atelier.

J'ai embrassé le bout de ses doigts et me suis retourné pour ne pas regarder sa dévotion en face.

Collée à mon dos, elle a passé l'avant-bras autour de ma taille et posé la main sur la toison de mon pubis. J'ai senti les petites aiguilles de ses baisers sur l'épaule. Nous nous flairions. Ma main est passée derrière, sur la peau tendue de son ventre. Au cinquième mois de grossesse, les changements devenaient évidents. La métamorphose inexorable de Lucía donnait toute sa réalité au fait que nous allions être parents. Mais c'était encore une réalité abstraite, elle ne parvenait pas à me toucher en dépit des échographies, pourtant j'avais écouté les battements de ce cœur minuscule et discuté des changements concrets qui s'annonçaient dans nos vies. Le gynécologue nous avait prévenus qu'il y avait des risques. Lucía avait quarante-quatre ans et de l'asthme, mais elle était si émue d'être enceinte, un événement inattendu, que j'ai été obligé de me montrer à la hauteur de sa joie. à vrai dire, j'avais du mal à admettre que j'allais être père. J'étais terrifié à l'idée que quelqu'un allait de nouveau dépendre de moi. J'avais déjà essuyé un échec et je ne supportais pas l'idée d'en commettre un deuxième.

J'ai fermé les yeux. Je ne voulais pas penser.

D'après ma grand-mère Ng'o, les rêves sont la parole des dieux qui chuchotent à notre oreille pendant le sommeil. Cette nuit-là, je courais, franchissais une clôture, gravissais une colline et

me retournais, haletant, pris d'un fort point de côté. Mes battements de cœur tambourinaient à mes oreilles. Au loin, une maison rouge en feu. Les flammes montaient très haut et les tuiles éclataient comme lors d'un feu d'artifice. J'ai continué ma course, mais mes mouvements étaient lourds et mes pieds collés au sol, comme si je pataugeais dans le goudron fondu. Soudain, je me retrouvais devant une montagne de bras, de jambes, de têtes et d'orbites vides. Impossible de la contourner, je devais l'escalader en m'accrochant à des doigts froids, à des mains crispées, en piétinant des crânes, des nez, des mâchoires, des bouches. Arrivé tout en haut, à bout de souffle, je regardais l'horizon. Partout les mêmes montagnes. Des centaines. Perché sur l'une d'elles, il y avait mon frère Joel et, guère plus loin, sur une autre montagne de cadavres, Lawino. Je les appelais, mais ils ne me regardaient pas. On aurait dit des gargouilles pétrifiées, tournées vers un horizon aussi terrifiant que le mien. J'ai voulu descendre de l'autre côté pour les rejoindre, mais la montagne de cadavres s'effritait sous mes pas, et s'ouvrait pour m'engloutir.

Je me suis réveillé avec des nausées, comme si la puanteur des morts et le vrombissement des mouches sur la charogne pouvaient déborder du rêve et agresser mon odorat. J'avais l'impression d'être couvert de pourriture. À côté de moi, Lucía dormait tranquillement, sa belle chevelure en boucles sur le front, les lèvres entrouvertes. Sa présence m'a rassuré. J'admirais sa liberté, même endormie, son corps affranchi de toute gravité et son esprit dépourvu de préjugés. De nous deux, c'était celle qui se battait le plus pour qu'on reste unis. Peu après nous être installés ensemble, je l'avais surprise à regarder une photographie de son ex-mari, Matías, et je lui avais demandé, un peu jaloux, s'il lui manquait ; Lucía avait rangé lentement la photographie : "Bien sûr qu'il me manque, tous les jours. Même s'il ne reste plus un gramme d'amour dans cette nostalgie." Avec moi, elle utilisait beaucoup cette sorte de vérité dépourvue d'euphémismes, qui pouvait être brutale. Elle était la logique incarnée, le pragmatisme, prenant ses décisions sans reculer d'un pas, alors que j'étais toujours une poignée de mémoire inachevée, au seuil d'un temps inachevé.

Pour ne pas la réveiller, je suis descendu dans mon atelier, au sous-sol. Quand je ne peux pas dormir, je me mets au travail. Ça m'éclaircit les idées.

Pieds nus sur le sol froid, j'ai passé au papier de verre le vieux vélo rouillé que je remettais en état, et cherché à la radio la compagnie d'un de ces présentateurs à la voix grave et nocturne, mais je ne pouvais chasser ni les propos d'Enmanuel ni les images qui y étaient associées. Elles s'ordonnaient dans ma tête comme des blocs de béton qui m'écartaient du présent et m'enfermaient dans un de mes multiples passés.

Le souvenir de Lawino effaçait tous les autres : le toucher de ses doigts sur mes lèvres, la vague de ses cheveux adolescents dissimulant une partie de son visage, son regard aux airs de sagesse précoce, ses yeux qui semblaient savoir des choses précieuses et inaccessibles au gamin de douze ans que j'étais, cherchant désespérément à acheter son attention avec des tessons de bouteille que je rebaptisais saphirs. Sa voix s'engageait dans une pente douce et ses phrases s'achevaient en murmure, comme si elle révélait un secret décisif. J'épiais chacun de ses gestes, ému par sa présence incompréhensible, tel un désir inaccessible.

Enmanuel me l'avait restituée, mère d'un fils, femme adulte ayant sa propre vie dont j'ignorais tout. Une étrangère. Et pourtant, se laisser emporter par la nostalgie était tentant... Je me suis arrêté devant l'armoire métallique où je range mes pièces de rechange, j'ai écarté deux cartons et fauflé mon bras au fond de l'armoire, où j'ai senti au bout des doigts un sac en nylon qui gisait là depuis des années. J'ai frissonné à son contact.

À cet instant, j'ai entendu l'escalier grincer, et mes doigts ont reculé comme une souris effrayée, j'ai maladroitement remis en place le paquet et refermé l'armoire au moment où apparaissait le pyjama bleu de Lucía.

— Que fais-tu là ? Je ne veux pas que tu descendes cet escalier, tu risques de tomber.

— Je ne suis pas une invalide. Je t'ai entendu remuer toute la nuit, inquiet dans le lit, tu rêvais. Je pensais bien te trouver ici.

Elle a pris un tabouret et s'est assise à côté de moi. Cela nous arrivait parfois. Nous prenions un café, elle me regardait travailler, nous écoutions des récits extravagants à la radio, comme

celui d'un camionneur qui affirmait avoir vu un ovni sur une route déserte, entre Logroño et Burgos. Puis nous allions dormir. Parfois, nous faisons l'amour.

À ce moment-là, j'aurais pu lui parler de Lawino. Mais il aurait fallu que je lui montre le sac en nylon et que je lui explique pourquoi je lui avais menti dès notre première rencontre. En passant devant un des casiers ouverts, j'ai entrevu mon reflet dans le miroir. C'était moi, Isaïe Yoweri, le Noir aux bicyclettes qui allait être père à trente et un ans. Un homme bien.

Mais après avoir éteint la lumière, pendant que nous remonions l'escalier, j'ai su que mon reflet était toujours prisonnier du miroir. Le reflet d'un enfant qui observait fixement l'homme que j'étais devenu.

Le lendemain matin, j'ai appelé Enmanuel.

— Il faut qu'on se voie. Tout de suite.

J'ai raccroché et je suis passé devant la petite pièce que Lucía avait aménagée en bureau depuis qu'elle travaillait à la maison. La porte était entrebâillée, et je l'ai vue sur son fauteuil pivotant, mordillant le capuchon d'un stylo-bille d'un air concentré. Elle ne s'était pas habillée et la chemise ouverte de son pyjama m'a offert la vision de ses jolis seins et la courbe de son ventre. Elle serait la plus belle des mères, en dépit de ses craintes. Elle m'a vu au-dessus de l'écran de l'ordinateur, et elle a ôté ses lunettes.

— Un problème ?

J'ai contourné la table et me suis assis à côté d'elle. Elle sentait bon, elle sentait le bonheur.

— Non, rien. Je voulais seulement te dire que je t'aime.

Elle a haussé un sourcil.

— Tu as couché avec qui ?

J'ai souri en secouant la tête.

— Avec personne... Mais il faut que je te parle d'un fantôme de mon passé qui a réapparu dans ma vie pour me demander un service, et je ne sais pas si je dois accepter.